

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MONTEBELLER

Scientifiques, politiques et Littéraires.

Vol. 6.

MONTRÉAL, VENDREDI, 7 AVRIL 1848.

No. 2.

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

De toutes parts, les missions d'Asie appellent à grands cris leurs frères d'Europe; c'est surtout à la France, que s'adressent leurs évêques et leurs missionnaires, à la France, qui les a vus naître, à la France, qu'ils ont quittée pour voler à leur noble et glorieux apostolat, à la France qui, régénérée dans le sang de ses martyrs, devient chaque jour de plus en plus une terre d'apôtres.

Toujours fidèle à cet appel, le Séminaire des missions-Etrangères vient de faire partir pour l'Asie orientale dix de ses missionnaires. Depuis longtemps il n'avait pu effectuer un départ aussi nombreux, et surtout aussi brillant. Huit viennent de s'embarquer à Bordeaux. Ce sont: MM. Faure, du diocèse d'Orléans, Martin, de Tarantaise (Savoie), destinés pour le collège de Pulo-Pinang; Luquet, de Langres, Virat de Besançon, destinés pour la mission de Pondichéry; Sahieu, du Mans, Dégants, d'Auch, pour la Cochinchine; Journet, pour la mission de Siam; et Venault, de Poitiers, dont la destination précise ne sera fixée qu'à Macao.

Des circonstances bien touchantes ont accompagné le départ de ce dernier, appartenant à une famille distinguée de Poitiers; curé d'une paroisse des environs, M. Venault a persévéré pendant douze années entières dans la noble résolution de se dévouer au salut des peuples abandonnés; pendant douze ans il s'est préparé par l'exercice remarquable des plus grandes vertus à la vie de l'apôtre et à la mort du martyr qui l'attend peut-être. Mais comment dépeindre la scène attendrissante dont le village de Saint-Benoît fut le théâtre au passage de M. Venault à Poitiers. Il avait écrit à son successeur dans cette paroisse qu'il aurait la consolation de la voir encore une fois en se rendant à Bordeaux. Mais cet ecclésiastique indiqua par erreur à ses paroissiens un jour où M. Venault ne pouvait y être. Toute la paroisse se rendit à l'Eglise, on l'attendit fort avant dans la nuit, quelques-uns même l'y passèrent entièrement. A son arrivée, M. Venault réunit la paroisse pour la prière du soir; mais il ne put retenir ses larmes en la faisant, et la foule fondit en larmes pendant l'instruction qu'il lui adressa. Le lendemain, jour de Noël, deux cents personnes, sur sept cents dont se compose la paroisse, communierent à sa messe, adieux bien consolans pour le cœur du missionnaire, témoignage bien fort de la sainteté et du zèle du pasteur qui avait su ainsi développer les vertus du troupeau confié à ses soins. Lorsqu'il quitta ces lieux si chers, la paroisse entière l'accompagna jusqu'à Poitiers. Les uns lui baisaient les mains, d'autres la soutane, tous pleuraient et priaient. Dans le trajet, une dame vint, accompagnée de sa domestique, baiser, malgré sa résistance, les mains du serviteur de Dieu; son émotion ne lui permit que d'adresser, en balbutiant, quelques paroles au saint prêtre. Cette dame n'appartenait pas à la paroisse de M. Venault, mais elle l'avait connu, et elle avait su apprécier les hautes vertus dont il avait donné des marques si nombreuses.

Peu de jours après, il avait tout quitté: emporté sur les flots, loin du peuple qu'il avait sanctifié, il voyait s'ouvrir devant lui la vaste et sublime mission qui l'attend en Asie. Cette terre, ils la convoitent avec ardeur ces huit missionnaires; car cette terre a faim de la parole divine, et presque personne qui puisse lui rompre ce pain si désiré.

Parmi ces missionnaires, se distingue M. Luquet, jeune homme de talent et d'avenir, ramené par le bras de Dieu dans la voie dont il s'était écarté pour se livrer au bouillonnement de ses passions avec toute l'ardeur qui le consume; il va maintenant communiquer aux nations cette foi consolante qu'il ignorait, ces sublimes vertus qu'il a puisées dans le christianisme. Après avoir passé deux ans en Italie pour y compléter ses études d'architecture, M. Luquet vint exercer cette profession dans Langres, sa ville natale, où il fut reçu avec toute la bienveillance que méritait son talent et la considération dont jouit sa famille. Etant à Langres, il publia un ouvrage assez étendu sur les *Antiquités de Langres* ainsi que diverses notices biographiques sur les artistes langrais. En Italie, il avait composé un journal de voyage très développé; mais l'esprit en était antichrétien; son auteur l'a détruit.

Frappé de la nécessité d'une histoire du catholicisme en Asie, il s'est livré avec ardeur à ce travail remarquable, qui vient de paraître sous le titre de *Lettres de Mgr. l'évêque de Langres sur la Congrégation des Missions étrangères*. Prenant cette congrégation à son origine, M. Luquet nous montre ses premiers membres, envoyés en Asie par le Saint-Siège afin d'y fonder des Eglises; il la dépeint ensuite propageant dans ces vastes régions la foi catholique, et s'associant dans son laborieux ministère ce clergé indigène

qui, frappé par de cruelles persécutions, ne put maintenir, dans un état aussi florissant, les missions de la Cochinchine, du Tonquin, etc.

Chaque fait de l'histoire des missions prouve la nécessité du clergé national, seul capable de propager avec rapidité et stabilité le catholicisme au milieu de ces peuples, seul capable de vaincre les antipathies, le mépris ou la défiance que tendent toujours à produire en eux contre la religion du missionnaire étranger leurs préjugés nationaux ou leurs haines politiques. Et certes, ce n'est pas avec moins de cent prêtres français que cette congrégation peut espérer d'amener à la foi les cent cinquante millions d'âmes qui lui sont confiées.

Les travaux de nos missionnaires ont été sans doute couronnés des plus brillants et des plus consolants succès, mais le plus noble et le plus fécond de tous serait celui qui mettrait les églises d'Asie dans un état de stabilité et de succession nationale. Il faut que le christianisme y soit indépendant de l'anarchie qui peut se produire au sein d'un gouvernement européen, comme il arriva lors de la grande révolution française; il faut que ces destinées dans ces vastes contrées ne dépendent pas du maintien ou de la destruction d'une congrégation de missionnaires. Si les peuples du Paraguay eussent eu des évêques, un clergé national, tout n'eût pas croulé sous des coups qui ne frappaient qu'un ordre religieux et non l'Eglise. Au Japon même, la persécution eût-elle anéanti (comme il est tant à craindre qu'elle l'ait fait) tout catholicisme dans ces chrétiens fermes et généreux qui versaient avec tant d'énergie leur sang pour la foi, s'ils eussent eu un clergé de leur couleur, de leur langue, de leurs mœurs, qui pût, sans être reconnu, vivre au milieu d'eux, et rendre vaines les perquisitions sanguinaires des persécuteurs.

Cette idée créatrice, que nous voudrions voir adoptée et poursuivie avec énergie par toutes les congrégations de missionnaires, nous l'avons vue, avec grande joie, parfaitement comprise dans l'ouvrage de M. Luquet. Il prouve par des faits qu'il a toujours fallu un clergé indigène, et la noble conduite des prêtres Annamites a montré qu'un tel clergé pouvait être digne de l'Eglise catholique.

Il est heureux pour la science que M. Faure ait été désigné pour le collège de Pinang. La tranquillité dont jouit cet établissement sous la dépendance du gouvernement anglais, permettra au missionnaire de se livrer avec assiduité à d'utiles observations scientifiques et aux recherches importantes que demandent les monumens historiques et la langue des peuples de l'Asie, surtout de l'empire chinois.

Une frégate de guerre vient aussi de partir de Brest pour la Chine, transportant deux autres missionnaires de la même congrégation: MM. Titaud, du Puy, et Forcade, de Versailles. Le chef de ce dernier diocèse nous donne une généreuse marque de son dévouement à la cause sacrée des missions, en accordant à cette congrégation l'un de ses prêtres les plus distingués, professeur de philosophie au grand séminaire de Versailles (1). Puissent nos évêques imiter toujours un détachement aussi apostolique, et accorder aux prières et aux larmes de ces missions infortunées les sauveurs qui doivent les arracher aux ténèbres de l'idolâtrie et de la barbarie.

Outre les missionnaires dont nous venons de donner les noms, d'autres se dirigent vers les différentes missions du globe. Quatre capucins espagnols et un frère lai ont quitté Rome pour aller rejoindre en Mésopotamie cinq religieux de leur ordre, dont le zèle est couronné de brillants succès; deux dominicains sont aussi partis de Rome pour la même contrée.

Plusieurs prêtres d'Allemagne se rendent aux Etats-Unis, savoir: M. Jh. Müller, à Baltimore; M. Herman Plathé, à Cincinnati; M. Michel Heiss, et les PP. And. Fusch et Schouat, capucins, à Louisville.

Mgr. Polding, archevêque de Sidney, parti pour l'Australie, est accompagné du docteur Grégory, qui était venu avec lui en Europe, de plus, il emmène quatre religieux passionnés, les PP. Rémond Vaccari, de Rome, préfet apostolique; Jh. Snell, de Lyon; Maurice Lencioni, de Lucques; Louis Pesciaroli, du diocèse d'Orte (Etats-romains), tous quatre destinés aux missions des sauvages de l'Australie centrale; un moine de l'ordre de Saint-Benoît, six ecclésiastiques qui ne sont pas encore prêtres, et trois frères de la doctrine chrétienne.

(1) Mgr. l'évêque de Versailles vient encore de permettre à deux autres ecclésiastiques de se dévouer à cette œuvre, dans la même congrégation. Cependant un grand nombre de cures sont vacantes dans ce diocèse, mais son vénérable pontife n'a pas craint de sacrifier à l'intérêt général de l'Eglise quelques-uns des pasteurs si utiles à son troupeau.

D'intrépides missionnaires, appartenant tous au diocèse de Clermont, se rendent dans la Nouvelle-Calédonie, aux Nouvelles-Hébrides. Mgr. Douarre, d'Amata, *in partibus*, accompagné de cinq à six autres prêtres, et de quatre frères attachés à la congrégation des Maristes de Lyon, vont s'embarquer à Brest pour l'Océanie centrale.

Avant de partir pour cette mission transatlantique, ces nouveaux apôtres sont allés dire un dernier adieu à la patrie, à leurs parents, à leurs amis, Mgr. d'Amata, logé au palais épiscopal de Clermont-Ferrand, y a reçu l'hospitalité avec cette effusion de cœur que saint Paul avait pour Timothée. Le jour de l'Épiphanie, le jeune et ardent apôtre de ce nouveau monde a officié pontificalement dans la cathédrale. Le prédicateur, M. Gonin, par un à propos plein de délicatesse, a prêché sur la Propagation de la Foi, et, à plusieurs reprises, a fait des allusions bien senties au dévouement des ces héros qui abandonnent tout pour aller porter la lumière de l'Évangile aux extrémités du monde connu, à travers tous les dangers, à de pauvres sauvages, leurs frères en Jésus-Christ.

Mgr. Douarre, avant son départ, a aussi honoré de sa présence sa modeste paroisse de la Tourette, où il a officié, assisté des curés du canton, ses anciens confrères et amis. Les adieux qu'il adressa à ses bons paroissiens ont été entrecoupés de sanglots et ont produit une indicible émotion.

La mission de la Nouvelle-Calédonie a été placée par le souverain-pontife Grégoire XVI sous la protection de saint Austremon, apôtre d'Auvergne et premier évêque de Clermont.

« C'est peut-être, dit la *Gazette d'Auvergne*, un fait unique dans les annales de l'Église, qu'un seul et même diocèse ait ainsi fourni une mission complète pour les pays infidèles. »

L'Algérie a reçu dernièrement MM. Alp. Viaillier, du diocèse de Belle ; Th. Bricot, de Rennes ; L. Mathieu, de Mende ; Jh. Domingo, Espagnol ; ces missionnaires lazaristes étaient accompagnés d'un frère lai, nommé P. Cazarré, et de treize sœurs de charité.



MISSIONS DES INDÉS-ORIENTALES.—*Extrait d'une lettre d'un missionnaire.*—Puisque nous sommes arrivés à Pondichéry, permettez, M..., que je m'y arrête quelques instans pour vous écrire en peu de mots ce que j'y ai vu. Ce qui frappe le plus en arrivant en rade de cette ville, ce sont les rameurs chargés de conduire les petites barques qui viennent prendre les passagers à bord. Figurez-vous des hommes au teint bronzé et tirant sur le noir, au corps frêle et desséché par les ardeurs du soleil, ne cessant de mâcher du bétel, et habillés de manière à ne pas blesser la plus indispensable décence, et vous aurez une idée exacte de la physionomie de ces gens-là. Leur aspect m'inspira d'abord de l'étonnement et du dégoût, puis de la pitié. Ce furent eux qui nous conduisirent à terre.

Nous y trouvâmes, à notre grande surprise, une église superbe, un beau couvent construit autrefois par les Jéuites dans la partie la plus élevée de la ville. Après la suppression de la compagnie, les six Pères, qui y avaient longtemps produit leurs sueurs, continuèrent d'y vivre en communauté, et moururent tous sur la brèche l'un après l'autre. Un prêtre malade, formé par eux, m'en parla, en excellent latin, avec un accent qui montrait assez combien il les regrettait. Leur mémoire y est encore en très-grande vénération dans le peuple, surtout celle du P. Constantin Besschi, italien, que les habitans ont surnommé le héros, le grand prophète, et celle du P. Robert de Nobile, pareillement italien, qu'ils appellent encore aujourd'hui le religieux professeur. Les prêtres des missions étrangères, ayant trouvé cette station vacante, se sont empressés d'accourir au secours de la religion, qui était sérieusement menacée depuis le décès de nos Pères. C'est chez eux que nous logeâmes. Mgr. Drusipur était en tournée épiscopale. Nous reçûmes auprès de ces dignes missionnaires un accueil plein de bienveillance et de charité. Le surlendemain de notre arrivée, qui était un dimanche, j'eus l'occasion d'accompagner un d'entre eux à un village situé à deux lieues dans les terres. La joie fut grande dans ce pauvre peuple en voyant qu'il allait pouvoir entendre deux messes. En revenant de cette excursion, je témoignai au missionnaire l'étonnement que m'avait causé la vue de certains usages des plus bizarres, auxquels les naturels semblent tenir beaucoup. Il me répondit que c'était bien pire encore plus avant dans les terres, et que toutes les tentatives faites pour les extirper avaient échoué contre l'empire de l'habitude, à laquelle la plupart des Indiens obéissent aveuglément.—À notre rentrée à Pondichéry, nous primes congé des deux Pères français qui avaient fait la traversée avec nous, et qui partirent pour les missions du Maduré, auxquelles ils étaient destinés.

Le 23 septembre, nous nous mîmes en route pour Madras, où nous arrivâmes le lendemain. Que de choses j'aurais à vous dire sur les importunités dont les Indiens accablent les voyageurs, au moment où ceux-ci descendent sur le rivage ! Ce sont des cris à n'en pas finir ; vous n'êtes réellement plus libre de vos mouvemens ; les uns veulent s'emparer de votre malle, d'autres de votre boîte à chapeau ou de tout autre objet que vous tenez en main ; ils se réunissent en groupe autour de vous, et tandis que vous êtes occupé à faire accord avec l'un, d'autres sont déjà bien loin avec une partie de vos effets, dont vous craignez, non sans motif, de les voir se constituer propriétaires. Pour nous débarrasser de ces serviteurs incommodes, force nous fut de prendre des palanquins pour quelques-uns d'entre nous, en confiant la garde des malles à l'un ou l'autre membre de la Compagnie. Mais ici nouvelles difficultés ! Ces Indiens n'attendent pas qu'on leur donne le signal du départ ; les

uns s'encourent précipitamment, au lieu que d'autres ne suivent que de très-loin ; celui-ci prétend entrer dans telle rue, celui-là dans telle autre. Le père, à qui était commise la surveillance, sua, je vous l'assure, de grosses gouttes sous le parapluie dont il usait en guise de parasol. Pour moi, bien que couché à mon aise dans un palanquin, j'étais exténué de chaleur tant il m'avait fallu essuyer d'assauts avant de parvenir à me rendre maître de mes porteurs. Quoiqu'enfermé, j'étais loin d'être exempt de leurs tracasseries ; deux de ces importuns m'accompagnaient, l'un d'un côté au palanquin, le second de l'autre. Pendant que le premier soulevait mes pieds pour les appuyer sur un coussin, le second cherchait, à toute force, à soulever ma tête ; j'avais beau regimber et faire signe des pieds et des mains qu'ils eussent à me laisser en repos : rien ne les ébranlait ; ils continuaient de plus belle à m'accabler de leurs empressemens, si bien que j'aurais voulu pour beaucoup en être débarassé. Enfin, nous arrivâmes, harassés de fatigues, au palais épiscopal. Sa Grandeur nous reçut avec beaucoup de bonté, et nous honora pendant plusieurs jours de marques d'attention touchantes. Le prélat eut l'obligeance de nous conduire au mont Saint-Thomas. Les Catholiques y possédaient jadis une belle petite église ; mais elle leur a été ravie par suite du schisme. Mgr. Carrew, actuellement résidant à Calcutta, s'est vu contraint d'en faire construire une autre au bas de cette même colline. Le jour où nous visitâmes cette dernière, le prêtre aux soins de qui elle est confiée eut la consolation d'administrer le saint baptême à sept personnes, parmi lesquelles se trouvaient quelques adultes. Le lendemain de cette visite, nous nous rendîmes à Méliapour, où saint François Xavier avait pénétré à travers mille dangers, et où il avait opéré de nombreuses conversions. Aujourd'hui même, la plupart des Indiens qui habitent Méliapour et ses environs professent le Christianisme. Malheureusement pour cette ville, elle est précisément le siège de l'un des plus ardens et des plus entêtés fauteurs du dernier schisme.—Au reste, ce qui m'a le plus édifié pendant mon séjour à Madras, c'est la condition des soldats catholiques irlandais ; j'ai été on ne peut plus agréablement surpris de voir la piété qui anime la plupart d'entre eux. Beaucoup sont partie de la Société de Tempérance du R. P. Mathiew.

CORRESPONDANCE.

M. L'ÉDITEUR,

Après un bon repas, on aime à goûter quelque chose de délicat. Voilà pourquoi j'ai réservé à M. T. un délicieux Jésus ; ce n'est autre chose qu'une partie d'un chapitre du catéchisme de Luther, sur le Décalogue. Sans doute qu'il n'accusera pas ce père de la réforme d'avoir changé les commandemens de Dieu, pour plaire à l'Église de Rome et pour favoriser l'idolâtrie. Voyons comme Luther donne les commandemens :

« Les dix commandemens de Dieu, qu'un chef de famille doit faire connaître exactement à ses domestiques. »

« 1er. command. Tu n'auras pas d'autres dieux que moi. D. Que veut dire ceci ? R. Que nous devons craindre Dieu, l'aimer et avoir confiance en lui plus qu'en toutes choses. »

« 2d. comm. Tu ne prendras pas en vain le nom de Dieu. »

« 3e comm. Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain. »

« 10e comm. Tu ne désireras pas la femme de ton prochain, sa servante, ses bestiaux, ou rien qui soit à lui. *Appendice à la Bible allemande de Luther, page 23. Lunebourg 1640.* Voyez Mélanges de controverses religieuses par le R. D. John Lingard. »

Luther partage aussi en deux commandemens le verset 17 du 20e chapitre de l'Exode ; mais il intervertit l'ordre de ces deux derniers commandemens ; cela ne fait rien quant à la substance de ces préceptes ; mais il est plus naturel que les commandemens qui défendent les désirs correspondent à ceux qui défendent les actes.

Dans la vieille traduction grecque, l'ordre de l'Exode est le même que celui du Deutéronome, et les meilleurs critiques sont d'accord que c'est le véritable. Un copiste aura b'en pu par inattention changer l'ordre des mots, et mettre *Domum* pour *uxorem*.

Jean Hus, Père des Religieuses de Bohême. (*Opera Hus, Norimberge 1558* page 30.) divise les commandemens comme Luther.

En effet ces Hérésiarques ainsi que quelques catholiques reconnurent qu'il était nécessaire d'abrégier les commandemens pour les mettre à la portée de certains esprits et surtout pour que les enfans pussent les apprendre plus facilement. Le St. Esprit lui-même donne quelques exemples de ces abréviations ; entr'autres en voici un au IVe liv. des Rois, ch. 17, v. 35. « Gardez-vous bien de révérer les Dieux étrangers, de les adorer, de les servir et de leur sacrifier ; mais rendez tous ces devoirs au Seigneur votre Dieu qui vous a tirés de l'Égypte par une grande puissance, et en déployant la force de son bras. Recevez le, adorez le, et lui offrez vos sacrifices. » Ces versets et les suivans ne parlent point d'images, en conclura-t-on qu'on permettait aux Juifs d'alors de les adorer ? Non sans doute.

Les protestans partagent le premier commandement en deux ; il est plus raisonnable de le partager en trois. 1. Tu n'auras d'autres Dieux que moi. 2. Tu ne te feras pas d'images taillées. 3. Tu ne les adoreras pas, ni serviras. Cette conclusion avec la raison que l'on donne ensuite, que *Dieu est un Dieu jaloux*, prouve qu'aux yeux du Législateur toutes ces clauses ne formaient qu'un seul et même commandement.

L'Écriture-Sainte dit qu'il y a dix commandemens, mais elle ne les présente nulle part ainsi divisés ; les clauses de préceptes et de prohibition se

montent à quatorze ; il est donc nécessaire d'en classer quelques-unes ensemble, pour en former dix ; et il était naturel de réduire au même précepte, les clauses qui se rapportaient au même objet.

On prétend que c'est St. Augustin qui le premier a proposé la division que suit l'Église catholique. St. Clément d'Alexandrie (*Strom. lib. VI.*) et St. Jérôme (*Commentaire in Ps. 32*) ont adopté cette méthode.

Je crois, M. l'Editeur, qu'en voilà assez pour prouver à M. T. qu'un serpent s'est usé les dents sur une lime, en voulant prouver que les catholiques ont mutilé les commandemens ; la double traduction française qu'on donne le Rd. ministre de l'Évangile, doit lui faire apercevoir que l'original n'a pas toujours été traduit mot-à-mot, autrement il n'y aurait aucune variante dans les deux textes, qu'il nous a donnés.

Ainsi, voilà nos protestans opposés les uns aux autres, opposés à leur vieux père Martin Luther, à Jean Hus, à tout le passé ; demain leurs enfans leur seront opposés ; leur vie entière n'est qu'une longue opposition à toute vérité chrétienne : leur religion est toute là. De savoir ce qu'ils pensent, ce qu'ils veulent, ce qu'ils disent, ce qu'ils croient, c'est le seul mystère de leur sainte réforme. Il est tems de la réformer.

AVIS.

Les personnes qui auraient des envois à faire à la Rivière Rouge sont prévenues que les lettres et commissions doivent être remises à l'agence de la Compagnie à Lachine avant le 25 de ce mois.

BULLETIN.

Les nouvelles de la santé de Sir Charles Bagot sont sans consistance ; celle du jour est contraire à celle de la veille et du lendemain ; elles n'offrent plus qu'une succession continuelle de craintes et d'espérances. Il se signe en ce moment à Montréal une adresse d'adieux à l'illustre malade, qui sera pour lui une nouvelle preuve bien consolante de l'estime et de l'affection qu'il a su se gagner pendant son administration.

Nous demandions mardi dernier à nos bons amis nos ennemis de nous inventer quelque chose de nouveau, ne fût-ce que le Petit Poucet, une drôlerie quelconque qui pût égayer un peu la monotonie de leur vieille comédie protestante. Ils viennent de nous servir à souhait ; tant il est vrai que nous les avons bien jugés en leur trouvant des dispositions naturelles très prononcées à jouer la comédie et à divertir le public. Voici le fait. Mardi dernier, jour de marché, au moment où chacun criait ses oies et ses dindons à vendre, voici venir des vendeurs d'un autre grand marché, lesquels affriandés par l'affluence et le bon débit du marché neuf, crurent pouvoir y placer avantageusement leur fond quelque peu avarié. Ce fond de boutique consistait en une feuille d'affiche longue d'une aune, ayant en tête des caractères de hauteur respectable, puis des lettres moyennes, puis de petites, de toutes les espèces ; le tout encadré de la vignette obligée dans laquelle figuraient des oiseaux qu'on prit pour des paons, d'autres disent des dindons : cela faisait un assez joli coup d'œil, et les canards et les dindons naturels en parurent sensiblement émerveillés ; c'était par sympathie sans doute. Or, que contenait l'affiche ? l'annonce de quelque représentation théâtrale ? Les marchands de morue le pensaient d'abord. Mais grand fut l'ébahissement général quand après avoir rassemblé, à grands renforts d'érudition, les lettres coloriales de l'affiche monstre on lut : **SECOND COMMANDEMENT DE DIEU.** Et chacun de rentrer le juron qui était sur ses lèvres, à la vue de cet étal d'un nouveau genre. On distribua bientôt l'affiche *gratis*, parcequ'on ne put la vendre, et qu'il fallait en finir. Alors on vit les commandemens de Dieu tout entiers sur deux colonnes, puis en regard nous ne savons quelle traduction dans laquelle les habitans du marché lurent : *tu ne paillarderas pas ?*—Qu'est-ce que paillarder ?—Connais pas.—Et toi ?—Ni moi non plus.—Et toi.—M'est avis que c'est le paillasse, (1) le bouffon de la comédie, car c'est une comédie, n'est-ce pas ?—Faut demander à l'homme ?—Mon ami, c'est-ti vous qui êtes le paillasse, qui allez paillarder ?—Nô, ce n'être pas moà qui faire cela : c'être master Tanner, et il montrait un nom au bas de l'affiche. Que dit-il ?—Que c'est un maître-tanneur.—Oui, c'est lui qui fera les cuirs.—Nô, nô, être réverend master Tanner, reverend minister.—Connais-tu ça ?—Ça va-ti sur l'eau ?—Il se moque de nous.—Il faut le chasser ce baragouineur-là.—Non, il faut prendre ses images, ça peut servir.—Tu as raison, moi je vais en envelopper mon beurre.—Moi, mon fromage.—Moi, mon goudron.—Moi . . . Survient un homme plus expert de la tactique évangéliste que les autres. Que faites-vous ? ne voyez-vous pas que ce sont des ministres protestans qui veulent vous ôter

vos religions.—Avec cette affiche là ?—Oui, ils affichent à présent, ils colent leurs religions ; elles ne tenaient plus. Ils vous disent là que vous ne connaissez pas vos commandemens, et ils veulent vous en faire d'autres et vous les apprendre.—Bien vrai ?—Parole d'honneur, et ils viennent comme cela sur les marchés pour en vendre.—Des commandemens ?—Oui, et des religions.—Mais nous ne pouvons nous autres vendre nos dindons qui valent bien mieux.—Alors ils vous en donneront *gratis*.—Des dindons ?—Non, des religions.—C'est-ti amusant ça des protestans ! je vais conter tout ça à M. le curé dimanche, il rira bien. . . Les revendeurs du marché protestant virent bien qu'ils n'avaient pas de chance dans cet endroit là, et ils allèrent coller le restant du magasin sur tous les coins de rue ; de sorte que chacun en passant se disait : tiens, ces farceurs là finissent drôlement. C'est comme au théâtre : après le drame la petite pièce. Ils ne peuvent plus faire peur, ils font rire. Or, le public aime beaucoup mieux rire que d'être victime, il préfère Polichinelle au bourreau. Ainsi, révérends, vous avez rendu un grand service au pays : vous avez trouvé le bon moyen d'amuser les Canadiens ; nous n'aurions pas si bien trouvé, et nous vous remercions de nous avoir inventé celle-là. Continuez encore un mois cette représentation là : elle est bonne, alors vous nous en inventerez une autre.

Voici un autre spectacle. On annonçait dernièrement dans un journal anglais que tel jour, à telle heure, dans telle église *méthodiste*, aurait lieu une assemblée femelle pour prendre le thé d'abord, ensuite pour aviser au moyen de propager le méthodisme dans les campagnes et parmi la population catholique et canadienne. L'assemblée eut lieu, le thé fut bu et trouvé excellent, des sermons furent prononcés au dessert, l'église avait le plus ravissant aspect, et on se sépara fort content du souper. Des sermons, c'est autre chose. Après tout c'était un hors-d'œuvre qui ne figurait au banquet que comme entremets. On se trouva si bien de cette nouvelle mode religieuse qu'on recommença, et vive la joie et la réforme ! car ces malheureux papistes n'auraient jamais eu l'idée de convertir leurs églises en salle à manger et leur religion en banquets et en soirées dansantes. Quant aux conversions des catholiques, la chose est restée en projet pour le moment ; mais cela se fera, ces dames l'ont promis en dégustant leur café ; et les ministres leurs dévoués et tendres époux ont reçu l'ordre d'y tenir la main ; pauvres maris !

Voilà un digne pendant au marché et aux affiches. Il vous faut à présent improviser des banquets, servir du thé et des confitures dans vos temples, pour y avoir des fidèles. Sans doute qu'au bas de vos pamphlets, de vos affiches, de vos sermons, vous mettez désormais : **GRAND DÎNER POUR FAIRE AVALER TOUT CELA ; du bœuf, des oies et du brandy à discrétion.** Nous avons choisi tout cela nous mêmes le jour que nous avons été prêcher au marché. Prenez garde alors que votre cuisine soit meilleure que vos doctrines et votre éloquence, car vous courrez risque d'être de nouveau tous seuls pour jouer vos comédies. Nous vous conseillons d'ajouter à vos moyens de succès quelques tables de wisth, des lanternes magiques et des bals : un petit bal ne gênerait rien, au contraire. Vous avez fait rire, vous seriez danser : c'est dans l'ordre. Ainsi, voyez combien de ressources il vous reste, et que vous ne soupçonniez seulement pas : des marchés, des affiches, des festins, des bals, des ménageries, des vaudevilles, le tout entremêlé de lectures de vos bibles, de sermons de M. le révérend un tel, de Mad. la révérende une telle, d'injures à ces damnés papistes, par manière d'entr'actes ; ce sera un carnaval complet.

Voilà donc où vous en êtes réduits, révérends de toutes les espèces. A courir les marchés pour trouver à qui parler, à coller vos religions aux coins des rues, à côté des affiches des théâtres et du cochon-savant, à courir les rues et les carrefours pour jeter, comme des filous, vos pamphlets par les portes que vous entrebaillez, parceque vous n'osez vous montrer en les ouvrant tout à fait ; à faire de vos églises des restaurants, et de vos doctrines des piques-niques. On dit que pour vous faire ouvrir et recevoir vous vous disiez les envoyés de l'autorité ecclésiastique, et que vous n'aviez pas reculé devant la profanation impudente du nom de notre évêque. Vous êtes donc bien pauvres et bien misérables, vous êtes donc aux abois et au désespoir, pour être poussés à d'aussi honteuses et criminelles ressources ? Vous avez donc perdu tout sentiment de respect de vous mêmes, le dernier sentiment qui meurt au cœur d'un homme ? Vous avez donc perdu le peu de bon sens qui sans doute vous avait été donné ? Qui êtes vous donc ? Vrai-

[1] Paillasse, Bateleur de foire, mauvais bouffon des théâtres burlesques.

ment nous serions tentés de croire que vous avez fait le pari de nous servir en vous faisant à ce point pitoyables et ridicules. Vous ne voyez donc pas ce qui advient de toutes vos absurdités? vous n'entendez donc pas ce que l'on dit de vous? vous ne connaissez donc pas nos Canadiens? Mais votre propagande burlesque ne pourrait-elle pas imposer même à un Hottentot, et vous pensez que nos compatriotes vont en être dupes? vous pensez qu'ils vont échanger sur votre marché de religions, leur croyance si sainte, si bien prouvée, si sage, si raisonnable, la foi de leurs pères, la foi de l'église, d'une église qui date de J.-C. son chef, pour l'invention de M. Tanner, par exemple? Qui connaît votre Tanner? D'où sort-il? Qui l'a envoyé? Que veut-il? C'est un ministre, dites-vous. Ministre de quoi, de qui? où est sa mission? S'il n'en a pas, où sont ses miracles? Je vois bien un individu qu'on paie pour prêcher je ne sais quoi, ni lui non plus. Je vois sa femme, ses enfans; sont-ils ministres aussi? Faites leur mes complimens; mais dites leur que si pour être ministre chez vous il suffit de le vouloir et d'avoir une femme et des enfans, nous en trouverons des ministres tant que vous voudrez, comme on trouve des tailleurs et des cordonniers; laissez nous choisir et ne nous imposez par les vôtres. Notre domestique, à ce compte-là peut faire un excellent ministre, il aura de plus le mérite de n'être pas un fanatique.

Encore une fois qui êtes-vous? Ministres de l'Évangile? Nous le connaissons mieux que vous l'Évangile? car nous l'avons appris dans le véritable évangile de Jésus-Christ, et l'Église, son Église nous en donne chaque jour l'explication, la véritable interprétation. Et de peur qu'on ne se trompe ou qu'on ne trompe ses enfans, elle n'en confie l'enseignement qu'à ceux qu'elle a instruits et éprouvés: ce sont ses envoyés, ses ministres. Ils doivent inspirer de la confiance ceux-là. Mais vous qui un beau matin vous êtes levés ministres de par vous, comme on peut se lever cabaretier ou décrotteur, que venez-vous nous apprendre? Qu'on n'a qu'à lire la Bible, et qu'on a droit de l'interpréter selon son idée. Alors qu'a-t-on besoin de vous? Il y a deux cents ans que vos maîtres ont dit cela. Pourquoi des ministres pour le répéter? Si j'ai droit de voir dans la bible tout ce que je voudrai, qu'ai-je à faire de votre parole? Si j'y vois que vous êtes un sot et que vos doctrines sont des billevesées, je vous défie de me démentir: ma parole vaut la vôtre.—Qui êtes-vous? Des protestans? Oui, vous avez bien dit, ce nom-là vous convient de tout point. Oui, vous protestez contre toute vérité, vous protestez contre l'Église, vous protestez contre vos dissidens, vous protestez contre tout; vous êtes bien nommés, vous êtes de vrais protestans. Tout votre rôle se borne à protester. Car de croyances, point; de symboles, point; de *credo*, point. Dites-nous votre *credo*, ministres protestans. Nous vous en défions; tous vos dissidens vous démentiraient si vous professiez quelque chose; vous êtes d'accord cependant, vous êtes tous protestans; donc vous ne professez rien. Votre religion est une négation, voilà tout. Quant aux commandemens, dont vous faites bruit comme d'une découverte, dites-nous si la traduction de l'Église ne renferme pas exactement le sens de l'Écriture, dites-nous si elle ne défend pas tout ce que Dieu a défendu, si elle n'ordonne pas tout ce que Dieu a ordonné. Que voulez-vous donc, ministres et ministresses? Protester? Eh, bien protestez à votre aise, c'est votre métier. Mais toutes les fois que vous vous afficherez, que vous vous donnerez en spectacle, nous vous le promettons, nous nous sifflerons, nous vous courrons sus, c'est notre droit. Tant pis si cela vous déplaît: changez de métier. Vous, M. un tel vendez plutôt des allumettes pour vivre, ce métier-là n'offensera personne, et pour la première fois vous contribuerez véritablement à la propagation des lumières. Vous, madame l'évangéliste, ministresse, propagandiste, méthodiste, allez donner de la *bouillie* à vos marmots qui pleurent, ou surveiller votre *pot au feu*: c'est votre place, et l'évangile n'a pas le moindre besoin de vous. Ou si vous voulez absolument protester, si c'est pour vous un besoin de nature, protestez contre le genre humain, contre le siècle, qui ne veulent plus de vous, qui se moquent de vous; protestez contre vos fondateurs qui vous ont embarqués dans cette méchante galère; protestez contre vos frères qui se couvrent de honte et de ridicule. Mais de grâce laissez-nous rire de vos comédies; ce n'est pas notre faute si vous les jouez si mal, et ce n'est pas nous qui les avons faites. Au revoir, révérends, à une prochaine représentation à notre *benefice*!

L'*Aurore* d'hier contient un article adressé à M. Tanner qui sera pour celui-ci de difficile digestion. Cela ajouté à la drôle de réception qui lui fut

faite à St. François devra le dégoûter du rôle qu'il joue. Pauvre ministre, que tu fais pitié! Pourquoi aussi faire un si malencontreux métier? On le lui a dit cent fois. Ces gens-là ont des oreilles bien longues, mais c'est pour ne pas entendre.

Nous pensons que l'approche du tems de Pâques a eu sur le *Herald* la plus heureuse influence: il s'est ressouvenu des péchés de l'année, et dans l'amertume de son ame il a résolu de les confesser d'abord; il les pleurera la semaine prochaine. Un de ses derniers Nos. contient une communication en faveur des Jésuites qui est à la fois la plus complète apologie et le plus bel éloge qu'on puisse faire de cette compagnie. On appellera cela, chanter la palinodie; et nous disons nous que c'est une réparation des médisances et calomnies qu'avait faites le bonhomme, et qu'il veut les rétracter avant d'en demander l'absolution, comme il convient à tout bon chrétien dans ce tems de pénitence et de pardon. D'autres disent qu'il veut entrer au noviciat des Jésuites, que c'est depuis quelque tems sa grande ambition. Nous n'osons nous prononcer là-dessus: la grâce de Dieu est bien puissante, et l'on a vu des choses aussi surprenantes que cela. Le fait est qu'il parle de l'Ordre, non pas comme un novice, mais comme un Père. Cette grande conversion fait sensation parmi le public réformé, et on dit que les *dames évangélistes* doivent donner un thé prochainement dans un de leurs temples pour le ramener à de plus doux sentimens. Si cela ne réussit pas on pourra improviser un bal, et dans un entretr'acte on lui glissera la proposition. Sainte pensée, s'il en fut!

On attribue la conversion du *Herald* au *Times* son confrère qui a si généreusement pris le parti des Jésuites et de la justice. Nous est avis que l'*Aurore* peut en revendiquer sa part; car c'est un honneur de faire parler le *Herald* comme il vient de faire; et dût-il retourner à son péché, il n'a pas moins dit que les Jésuites n'avaient pour ennemis que des pervers, et que pour civiliser des peuples, ils étaient passés maîtres. Le *Herald* aura sans doute pris de leurs leçons.

NOUVELLES RELIGIEUSES. CANADA.

—On écrit à la *Minerve*:

Daignez insérer dans votre intéressant journal la communication suivante et je suis persuadé qu'elle sera parfaitement du goût de ces bien aimés colporteurs de la parole de Dieu, qui aiment tant à visiter de tems en tems nos bons Catholiques des campagnes. Dimanche, le 26 du courant le Révérend M. Tanner, Missionnaire évangélique, accompagné d'un certain individu, que je crois être son domestique, et qui cependant voulait se faire passer aussi pour un Révérend, fit une apparition subite dans notre village des abénakis, quelques instans avant l'office divin, et essaya de faire part de ses admirables raisonnemens sur la religion, au peuple qui s'y trouvait réuni. Voici quel fut le succès de sa mission. Craignant de s'adresser trop brusquement à un peuple non accoutumé à entendre ces nouvelles vérités, il s'achemina vers une maison sauvage, où il n'y avait qu'une femme, et par un acte de convenance assez rare il crut devoir s'en emparer pour y établir sa chair de vérité. Là il ouvrit son immense volume, il en lut quelques lignes, mais il fut si bien goûté qu'on le força bien vite de passer la porte, avec son beau livre. Notre cher Révérend tout déconcerté de ce premier succès se vit alors obligé de se porter sur la route publique, auprès de l'église, et là il adressa la parole à la foule. À peine avait-il ouvert de nouveau son livre, qu'un énorme glaçon vint tomber dessus, et à l'instant il échappa des mains du prédicateur et disparut dans la neige; ce fut avec peine que ce pauvre monsieur put le retrouver. Mais autre inconvénient, les paroles peu encourageantes qu'il recevait de toutes parts le mirent dans l'impossibilité de reprendre le fil de son discours que cet accident bien imprévu l'avait forcé d'interrompre, de sorte que notre Révérend crut alors devoir penser à faire retraite, avec son assistant, mais il n'était plus tems. Ils étaient pressés par la foule, et les esprits étaient tellement échauffés et irrités, qu'assurément il serait arrivé quelqu'accident, si M. Gill, magistrat de la paroisse, ne fut accouru aussitôt pour rétablir l'ordre, ce qu'il réussit à faire en dispersant le peuple docile à la voix de l'autorité, et en chassant ignominieusement ceux qui étaient la cause de ce tumulte. Je crois devoir dire ici que ce n'est pas la première fois que M. Gill donne des preuves de son amour pour sa religion, et de son exactitude à remplir son devoir lorsqu'il s'agit de la paix publique.

Tel a été le succès de la mission du Révérend M. Tanner dans la paroisse de St. François. Puisse-t-il réussir aussi bien dans toutes les paroisses du Canada qu'il visitera! Puisse-t-il être comblé de bénédictions partout ailleurs comme il a été ici, et bien vite son nom sera chéri et respecté partout au Canada!

St. François du Lac, 29 mars 1243.

UN SPECTATEUR.

ROME.

—Dans une séance de l'Académie pontificale d'archéologie tenue à Rome le 19 janvier, sous la présidence du prince Pierre Odescalchi, le secré-

taire perpétuel de l'académie, M. Visconti, a fait connaître une découverte qui vient d'être faite récemment dans la Basilique de Saint-Marc. Par les soins de Mgr D. Bartoloni, chanoine de cette basilique et membre honoraire de l'Académie, on a retrouvé l'antique Confession des martyrs de l'Eglise primitive; cette confession forme maintenant un souterrain d'une importance extrême pour l'histoire des arts et des antiquités chrétiennes.

FRANCE.

—On dit que M. Lacombe, préfet apostolique de la Guadeloupe, est rappelé en France par le ministère, qui se déciderait enfin à s'occuper sérieusement de la création d'évêchés dans les possessions à esclaves.

—Il a été proposé à l'administration municipale de Paris d'essayer dans les églises de cette ville l'éclairage au gaz. Une commission s'est réunie sous la présidence du préfet de la Seine, et de concert avec Mgr Affre, pour étudier les questions qui se rattachaient à cette proposition. Elle s'est prononcée, à l'unanimité contre l'administration de cet éclairage dans les églises.

—On lit dans la *Province*, journal de Lyon, du 25 janvier :

« Son Eminence le cardinal de Bonald a consacré, hier, le sacrement de confirmation dans l'église de la Charité, vers les neuf heures du matin, à vingt huit vieillards, à dix sept infirmes et à cinquante jeunes gens ou enfans appartenant à l'hospice. Quelques jeunes gens de la cité se sont mêlés aux orphelins et ont participé à la même faveur. Après avoir distribué la communion aux personnes sur lesquelles ses mains épiscopales allaient appeler l'esprit d'en haut, aux sœurs de l'hospice, radieuses de prier pour les jeunes orphelins qu'elles avaient recueillis, à un grand nombre de fidèles accourus à la sainte cérémonie, Mgr. a adressé une allocution chaude et paternelle à ces heureux enfans. Le prélat s'est attaché principalement à parler du Saint-Esprit comme Esprit consolateur. « Vieillards usés par les années et par le travail, il vous reste un frère; pauvres enfans abandonnés, il vous reste un père, une mère, infirmes affaiblis par la souffrance, il vous reste un ami. Ce frère, vieillards, c'est Jésus-Christ; ce père, cette mère, mes chers enfans, c'est Jésus-Christ; cet ami, infirmes, c'est Jésus-Christ, Dieu comme le père, et Dieu comme l'Esprit qui va descendre sur vous.

« Or, ce frère, ce père et cette mère, cet ami a été consolé par l'esprit, dans les jours, où exilé volontairement sur la terre, il travaillait à nous sauver. Quand il était enfant, élevé par Marie, sa mère et la vôtre, c'était l'esprit qui, veillant sur le berceau de notre Rédempteur, écartait la main déicide d'Hérode. Quand il fut grand, et que les Pharisiens, les Scribes et les prêtres, qui l'appelaient séducteur, blasphémaient sa doctrine, soulevaient les pécheurs et le peuple contre lui, cherchaient à le faire périr, c'était l'esprit qui le fortifiait et le faisait échapper à leurs embûches. Quand au Jardin-des-Olives, tout son être fut éprouvé, que son âme fut triste jusqu'à la mort, à la vue de l'excès de sa passion et des fautes futures des hommes, ce fut encore l'esprit qui vint le fortifier. Oui, quand votre frère, votre père, votre ami laissa en cette mystérieuse agonie, échapper de sa poitrine torturée, ce cri de détresse amère et d'inimaginables souffrances : « Mon père ! mon père ! pourquoy m'avez-vous abandonné ? » Oh ! alors ce fut encore l'esprit qui accourut, le fortifia contre ses angoisses et le consola. Cet esprit qui vivifiait et consolait Jésus à Bethléem, en Egypte, à Nazareth, à Gethsémani, sur le Thabor, c'est le même qui vous consolera dans tous les instans de votre vie ; il vous consolera dans votre agonie, lorsque la mort viendra fermer votre longue carrière, en vous montrant Jésus mourant avec résignation ; il vous consolera lorsque la pauvreté vous accablera, en vous montrant Jésus souffrant la pauvreté pendant toute sa vie ; il vous consolera dans vos souffrances, en vous montrant Jésus souffrant au Jardin-des-Olives. Ah ! si vous avez été impatients à supporter vos peines et la pauvreté, à repousser les tentations, c'est que vous n'avez point encore reçu l'esprit consolateur, etc. »

—Le budget du culte catholique, pour 1844, s'élève, à 35 millions 156,000 fr. pour couvrir l'excédant des dépenses résultant de l'accroissement du nombre des desservans proposés aux anciennes succursales ou à des succursales nouvelles ; 3,000 fr. destinés à rétribuer un vicaire-général de plus pour le diocèse de Paris ; 550,000 fr. pour assurer un supplément de 200 fr. aux desservans qui se distinguent dans l'exercice de leurs fonctions.

Il est encore porté au budget 35,000 fr. pour accorder à cent vicaires de plus, dans les communes autres que celle de grande population, l'indemnité de 350 fr. allouée en principe par l'ordonnance royale du 5 juin 1816 ; et 110,000 fr. pour assurer le complément et la conservation du mobilier des palais épiscopaux, ainsi que pour accorder des subventions aux fabriques des cathédrales.

Si la situation des finances l'eût permis, un crédit plus considérable eût été demandé afin de porter à 20,000 fr. le traitement des archevêques, et à 15,000 fr. celui des évêques. Le gouvernement espère que, l'année prochaine, rien n'empêchera que la proposition ne soit faite.

En ce moment, on compte en France 27,901 succursales, dont l'érection a été autorisée. Jusqu'à ce qu'on ait atteint le chiffre de 30,000 fixé par le décret du 30 septembre 1807, les Chambres paraissent disposées, d'après l'exposé des motifs, à persister dans la voie où elles sont entrées, d'autoriser annuellement la création de titres nouveaux. Le nombre des succursales à ériger, en 1844, est de 300.

—Mgr. l'évêque de Bayonne a béni et consacré dernièrement la chapelle de l'hôpital militaire de cette ville. Il est arrivé accompagné d'un nombreux clergé, au milieu duquel on remarquait le curé de la paroisse de Saint-André et le respectable abbé Celhey, qui remplit si dignement ses devoirs

d'aumônier. Le vénérable pontife a été reçu avec les honneurs dus à son rang et s'est rendu immédiatement à la chapelle. Là, revêtu de ses habits pontificaux, il a béni l'extérieur et l'intérieur de la chapelle ; puis il est allé accomplir la même cérémonie devant le bâtiment principal de l'hôpital. C'est alors seulement que, d'après les usages de l'Eglise, la chapelle a été ouverte aux fidèles : Mgr. l'évêque a dit une messe basse ; il a prononcé ensuite d'un ton simple et digne à la fois, une allocution qui a produit un grand effet sur les assistans. Puis, accompagné du lieutenant-général Harispe, il a visité les salles de l'hôpital, adressant des paroles de consolation et d'encouragement à de pauvres soldats qui se levaient péniblement sur leur lit de douleur, et étaient émus en se voyant l'objet de tant de bonté. (Phare.)

—Nous lisons dans le *Journal de Toulouse* :

« Mgr l'archevêque de Toulouse vient d'adresser au clergé de son diocèse une circulaire dans laquelle il lui fait part d'une lettre qu'il vient de recevoir de S. E. Mgr le cardinal Fransoni, préfet de la sainte congrégation de la Propagande. S. Em. annonce que le révérend Edouard, préfet apostolique de la Libérie dans l'Afrique septentrionale, sollicite l'envoi de quelques hommes généreux qui aillent prêcher la foi dans ces contrées.

« Les travaux apostoliques de la Libérie offriront sans doute beaucoup de peine et de grandes difficultés, principalement à raison de l'insalubrité du climat, aux membres du sacerdoce qui voudront s'y dévouer ; mais, d'un autre côté, la docilité des habitans et leur propension pour la religion catholique, font espérer que les Libériens seront facilement amenés à embrasser notre foi. Durant les quelques mois que M. Baron leur a prêché, par interprète, 300 infidèles ont été inscrits au nombre des cathécumènes.

« Conformément aux intentions de S. E. le cardinal Fransoni, Mgr l'archevêque engage ceux des membres de son clergé qui se croiraient appelés à porter aux infidèles les lumières de la foi, à répondre à l'appel qui leur est fait en ce moment ; il applaudira à leur pieux dévouement, quelque peine qu'il éprouvât d'ailleurs de les voir s'éloigner de son troupeau. »

—Une guérison, que l'on peut regarder comme miraculeuse, vient de s'opérer dans le bourg d'Auxil-Château, diocèse d'Arras. Depuis près de deux ans, Mlle. Dufossé éprouvait une maladie tellement compliquée, que tous les remèdes employés jusqu'à ce jour n'avaient pu avoir de résultat, et une toux sèche, une insomnie continuelle avaient réduit la malade à un tel état de faiblesse que, depuis plusieurs mois, elle n'avait pu quitter le lit. Toute la partie gauche du corps se trouvait dans une atonie complète, et la jambe de ce côté était presque retournée. La pauvre malade, voyant impuissans tous les remèdes réclamés de la médecine, prit le parti de se recommander à l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires. Sa confiance ne fut pas trompée. Le 15 janvier, dernier jour de la neuvaine, elle fit célébrer une messe à l'église paroissiale. Elle n'était point achevée que les accès de la malade cessèrent tout à coup ; les jambes commencèrent à remuer, et, depuis ce moment, la guérison est devenue si complète, que tout vestige de la maladie a entièrement disparu. Mlle Dufossé s'est rendue à l'église le 1er février pour remercier Dieu de sa guérison, elle y a communiqué avec une piété dont furent émus ceux qui en étaient témoins.

—M. L.-F.-Maurice Oury, journaliste et littérateur, que ses feuilletons irréligieux, ainsi qu'un grand nombre de pièces jouées aux théâtres de l'Odéon, du Vaudeville et des Variétés, ont tristement fait connaître, a consolé la religion par la déclaration suivante, signée au lit de la mort.

« Etant en danger de mort, et voulant, autant qu'il dépend de moi, expier mes fautes, je déclare rétracter tout ce que j'ai pu écrire dans le cours de ma vie, soit contre la religion, soit contre la morale, et je prie Dieu de m'en accorder le sincère repentir.

« Paris, le 20 janvier 1843.

OURY, homme de lettres. »

Cette déclaration a été faite par M. Oury entre les mains de M. le curé de Saint-Laurent, qui lui a administré les sacrements de l'Eglise et qui se loue de ses sentimens sincères et profonds de retour et de repentir.

—On lit dans le *Rhône*, du 24 janvier :

« Une cérémonie imposante a eu lieu hier à l'établissement du patronage de Saint-Joseph d'Oullins, que dirige avec tant de zèle M. l'abbé Rey. Onze frères ont reçu l'habit des mains de M. le cardinal-archevêque.

« On sait que les religieux de Saint-Joseph consacrent au service et à la moralisation des prisonniers adultes et des jeunes détenus une existence toute d'abnégation et de dévouement.—Après avoir retracé dans de touchantes exhortations les devoirs de cette pieuse et difficile mission, S. E. a consacré les engagements des néophytes.

« Quarante enfans du patronage ont ensuite reçu la confirmation.

« M. le préfet du Rhône ; M. Gilardin, procureur du roi ; M. Reyre, premier adjoint, faisant fonction de maire de Lyon ; M. le conseiller d'Argeville, président de la commission des prisons ; MM. Orsel et Garmer, présidents des patronages : un grand nombre d'ecclésiastiques et de citoyens notables avaient voulu, en assistant à cette solennité, témoigner de l'intérêt qui s'attache au succès de l'œuvre de M. l'abbé Rey.

« L'excellente tenue des jeunes patronés, leur santé parfaite, la décente satisfaction qui se faisait remarquer chez ces enfans, naguère en proie au dévergondage du vice et aux misères qu'il engendre, ont vivement frappé l'attention de son éminence et des honorables visiteurs. Il a été évident pour tous qu'entre les mains de M. l'abbé Rey, les patronés avaient subi une heureuse et complète réformation.

« L'établissement d'Oullins aura rendu à la société ce double service d'introduire, par les frères de Saint-Joseph, l'élément moral et religieux au sein

des prisons et de démontrer, par l'autorité des faits, l'irrésistible influence, même sur les natures les plus perverses, d'une éducation préventive sage-ment dirigée."

—On écrit de Versailles à l'Univers :

"L'année qui vient de s'écouler a laissé dans la paroisse Notre-Dame de cette ville un bien consolant souvenir. M. le curé, après avoir instruit deux protestants, eut le bonheur de recevoir leur abjuration quelques jours avant la fête de Noël et d'augmenter son troupeau de ces deux brebis égarées qu'il croyait perdues. L'un de ces deux convertis, Monsieur le Rédacteur, est le frère du docteur Williams Edwards, membre de l'Institut, mort l'année dernière au milieu des consolations de la religion catholique, à laquelle, six mois auparavant, il avait eu le bonheur de demander lumière et secours. Ainsi M. Frédérick Edwards, pressé, comme son frère, par la grâce, a eu comme lui le bonheur d'embrasser la religion catholique.

"Ces conversions, qui se remarquent surtout dans les rangs les plus élevés des adversaires du catholicisme, sont assurément de nature à consoler les catholiques des misérables efforts que fait encore la philosophie menteuse de ce siècle. Je suis, etc. UN DE VOS ABONNÉS."

SUISSE.

—On écrit de Lucerne :

"Le gouvernement vient de prendre des mesures pour régler la licence des jours de carnaval. L'entrée des établissements publics, destinés à la danse, est défendue aux jeunes gens âgés de moins de seize ans qui ne sont pas accompagnés de leurs parents."

INDES.

—Un certain nombre de jeunes Indiens se sont réunis en société à Calcutta, dans l'intention de se soutenir et de s'encourager mutuellement contre les superstitions, les préjugés et les persécutions de leurs compatriotes, et dans l'intention d'inventer les meilleurs plans pour résister à la funeste influence des castes, et pour introduire des réformes et des améliorations dans leur conduite privée et publique, autant que cela sera praticable, de renoncer à la foi et au culte de leurs ancêtres, et finalement pour adopter une forme de culte et de prières plus conformes à leur état actuel de progrès en connaissance et en civilisation.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

—On nous écrit de Kingston, en date du 25 mars :

"Savez-vous ce qu'on dit ? Il est une nouvelle qu'on se passe à l'oreille et qui pourrait bien se trouver vraie à la fin : on dit que l'interminable question du siège du gouvernement, laquelle rappelle assez bien le traité de la quadruple-alliance, a été décidée cette fois ; et on ajoute que Sir Charles Metcalfe, notre nouveau gouverneur, nous en donnera des nouvelles avant peu. Allons tant mieux, c'est encore un point de décidé, et par complément, on dit que c'est Montréal qui l'a emporté.

"Des logements ont été retenus pour sa nouvelle Excellence ; ils sont petits, mais que voulez-vous, il n'y en a pas de meilleurs : c'est dans King-Street qu'elle doit aller, dans la maison de M. Palmer, près de la commune, et dont une moitié est déjà occupée par le Receveur-Général Dunn.

"Les enfants d'Érin ont chômé leur fête avec beaucoup plus d'éclat que de coutume ; cette fois les catholiques ont fait une procession ayant leur curé en tête. Cette démonstration de leur part a causé une grande jalousie parmi les orangistes, mais il n'en est résulté rien de sérieux. Dans la soirée cependant il y eut une rixe près de l'église catholique, laquelle heureusement n'a eu aucune suite fâcheuse. Il y eut aussi plusieurs coups de fusils de déchargés dans les rues ; quatre coups furent tirés sur la maison de l'honorable M. Sullivan, le président de la société, et dont le plomb a tout brisé les ouvertures.

"La santé de son excellence Sir Charles Bagot a eu un peu de mieux depuis quelques jours. Cependant il n'est pas hors de danger, il paraît moins souffrir il est vrai, mais son état ne cesse pas de causer les plus vives inquiétudes.

"Vous ne sauriez croire le temps qu'il fait depuis le 1er Mars ; jamais, dit-on, on n'a vu de temps pareil à Kingston ; nous avons au moins deux pieds de neige dans les environs et en quelques endroits elle est à la hauteur de 5 à 6 pieds. Les routes sont mauvaises partout et elles ne sont pas exemptes de cahots qu'on trouve en grand nombre. Le temps est toujours froid avec cela et nous ne croyons à la possibilité de l'ouverture de la navigation que vers le 15 ou le 20 avril. Si par malheur il fallait que le dégel prit tout à coup nous aurions de grandes inondations et les terres ensemencées pourraient beaucoup souffrir. On dit que le même temps se fait sentir plus à l'ouest et même aux États-Unis qui sont plus au sud. De ce temps-ci le courrier met 7 jours à faire le voyage à New-York."

Artisan.

Economie ; — Nous parlions dernièrement dans l'Aurore du défaut d'esprit d'association chez les Canadiens d'un côté, de l'autre de la difficulté de leur faire contribuer, à des souscriptions volontaires à des objets d'intérêt public : nous croyons devoir pour ce qui se rapporte au second point, faire connaître un trait de la conduite d'un citoyen dont l'exemple respectable est d'une imitation facile.

La générosité de Mr. Duhamel, lorsqu'il était question de contributions pour quelques établissements charitables ou pour quelques actes d'utilité publique excitait l'étonnement parce qu'il déboursait, dans ces occasions, souvent des sommes plus fortes que beaucoup d'autres personnes d'une plus gran-

de fortune.

Quelqu'un devenu l'ami de Mr. Duhamel, lui témoigna le désir d'apprendre à quelle source il pouvait puiser ses largesses. Il lui répondit : j'ai de bonne heure pris l'habitude de mettre toujours à part un dixième de mes grains d'abord, ensuite quelquefois d'avantage, enfin celui du revenu des fonds que je plaçais, chaque fois que je faisais quelque économie. C'est de cette espèce de dépôt que j'ai tiré constamment de quoi subvenir à ce genre de dépense. Indépendamment des considérations relatives aux bénédictions que la providence daigne par fois répandre sur ceux qui s'acquittent de devoirs de cette nature, cette habitude m'a fait contracter celle de mettre plus d'ordre que je ne l'aurais fait sans cela dans la conduite de mes affaires, en même temps celle de régler mes dépenses avec plus d'exactitude pour me mettre en garde contre la tentation d'entamer, pour pourvoir à mes besoins personnels, ce trésor de l'orphelin, de la veuve et de la patrie. Si j'ai du, pour n'en rien détourner, me priver par fois de quelques plaisirs, ces légers sacrifices m'ont procuré des jouissances qui leur étaient de beaucoup préférables. De tous les capitaux que j'ai placés ce sont ceux qui m'ont rapporté d'avantage.

Aurore.

L'extrait qui suit nous est fourni par un ami de notre feuille, et mérite la sérieuse attention de nos lecteurs à l'instruction desquels il peut contribuer.

Ivrognerie, vice effroyable, source de maux incalculables et souvent d'extrême misère, c'est le vice des sauvages.

Ivrognerie est une horrible folie, ce n'est ni un besoin ni un plaisir ; c'est un signe de misère ou de barbarie.

Ce vice est assurément le plus hideux de tous ceux auxquels l'homme peut se livrer ; il lui ôte tout caractère humain, et en fait une sorte de bête stupide et comme frappée de rage. Il n'est pas nécessaire, je pense, d'énumérer tous les funestes effets que produit l'ivresse : malheur des familles, habitudes de dépense, suspension et incapacité de travail, stupidité, abrutissement, paresse, et par contre-coup et toujours, affreuse misère, misère ignominieuse, dégoûtante et coupable ! quand on examine certaines populations d'ouvriers, chez lesquels, l'habitude de l'ivrognerie est générale, il faut avoir un certain courage pour réclamer en faveur des misérables ; il faut être bien persuadé que sous ces brutes dégradées il y a des hommes pour trouver dans son cœur des sentiments de générosité et de compassion.

Idem.

—C'est aujourd'hui qu'arrive la fin du monde. Personne n'en doute, puisque Miller l'a dit, et, quoique cela, nous ne voyons nulle préparation pour un événement aussi extraordinaire et aussi épouvantable. Ce qui pourrait nous rassurer cependant, malgré la neige qui tombe avec assez d'abondance, c'est que l'on n'aperçoit encore nul changement dans la rotation des astres et que l'équilibre planétaire paraît conserver parfaitement sa sublime harmonie. La comète qui est venue nous visiter, eût pu, il est vrai, donner au globe terrestre un choc terrible, changer la position de son axe, par l'ajouté de son poids, déranger l'équilibre existant et le centre des attractions terrestres, faire inonder les terres et submerger les nations. Mais la comète (si comète il y a) est déjà loin de nous ; et d'ailleurs Noé a reçu de Dieu l'assurance que les terres ne seraient plus couvertes par les eaux.

Journal de Québec.

NOUVEAU-BRUNSWICK.

—*Trouble à Madawaska.* — Depuis plusieurs jours nous entendions parler de nouveaux troubles qui auraient éclaté, d'arrestations opérées, et de personnes forcément libérées par les deux partis sur le territoire l'un de l'autre, de chaque côté de la nouvelle frontière dans les environs de Madawaska, mais les détails authentiques nous manquaient à cet égard. Les suivants sont extraits d'une lettre de Madawaska du 16 mars, qu'on a eu l'obligeance de nous communiquer.

"Je crois que les procédés des Américains, en arrêtant le député-shérif, ne sauraient être justifiés. Il a été examiné par les Américains et l'on a exigé de lui un cautionnement pour sa comparution à Bangor où il doit subir son procès ; il est maintenant en liberté. Mais ce n'est pas tout : le capitaine Webster, de l'armée des États-Unis, a officiellement notifié au gardien du territoire en litige, M. MacLaughlan, qu'il a pris possession de la rive sud de la rivière Saint-Jean, et que lui, le gardien, eût à se gouverner en conséquence : chose que je sais qu'il ne fera pas. De fait, il a dit au capitaine Webster, en ma présence, qu'il n'abandonnerait pas un pouce d'aucune partie du territoire au-dessous du poste américain. Des dépêches pour sir William Colebrooke [lieutenant-gouverneur du Nouveau-Brunswick] sont parties par la maille de ce matin. Ainsi nous pouvons nous attendre à un orage.

"Je ne sais quelles mesures le gouverneur adoptera ; mais je penche fortement à croire que les différents postes seront immédiatement garnis de troupes ; sans quoi ces Yankees ingouvernés feront ici ce qu'ils voudront."

Canadian.

—Un journal de Frédéricton publie l'extrait suivant d'une lettre de Madawaska du 12 mars :

"John Craven, le député-shérif de Woodstock [Nouveau-Brunswick], a été enlevé et conduit à Bangor [Maine]. Il avait arrêté Daniel Savage, sur un mandat civil, et l'avait descendu jusque chez Hart, à l'embouchure de la rivière Madawaska. Là le prisonnier s'évada et se sauva de l'autre côté chez Joseph Aerbert, où se trouvaient deux officiers américains avec une huitaine d'hommes, soldats et autres. Craven se mit aussitôt à sa poursuite et tomba entre les mains de ce parti qui l'attendait."

Une autre lettre, citée par le même journal, dit qu'un constable était à la

tête du parti qui captura Craven. " Il est étonnant," ajoute ce journal, " que le territoire cédé n'ait pas été formellement livré aux Etats-Unis. Nous apprenons que des exploits continuent d'être signifiés, au nom de la Reine, de l'autre côté du Saint-Jean, et que les habitans ont voté à la dernière élection du comté de Carleton, conformément à une décision des avocats de la couronne. Il est essentiel à la tranquillité de la population frontrière qu'on fasse quelque chose de définitif."

Si ce qu'on dit ici des avocats de la couronne et des tribunaux du Nouveau-Brunswick est vrai, nous ne savons sur quoi ils se fondent, après la ratification du traité Ashburton, à moins qu'on ne prétende que les choses doivent rester *in statu quo*, jusqu'à ce que la ligne ait été tracée par des commissaires dans les parties où elle doit l'être, et les Etats-Unis aient été solennellement mis en possession du territoire cédé.

Le député-shériff Craven, mis sous caution pour comparaître et subir son procès à Bangor, comme on l'a vu par l'extrait d'une lettre de Madawaska du 16 mars que nous avons publié la semaine dernière, est de retour à Woodstock.

Un journal de Bangor dit que le nommé Daniel Savage, dont il est question ci-dessus, fut arrêté le 11, dans l'établissement de Hancock, au sud du fleuve Saint-Jean, et conséquemment en dedans des limites du Maine telles que déterminées par le traité Ashburton, et que cette violation de territoire ayant produit une grande fermentation, les citoyens, aidés du capitaine Webster, commandant les troupes des Etats-Unis au fort Kent, se mirent en campagne pour délivrer le captif. Une assemblée publique eut lieu, des résolutions furent votées, et une représentation fut adressée à la législature de l'état.

Idem.

TONY LAFRIMBOLLE.

Le sage Pelloquin et son digne ami qui avait bien de l'esprit, en sortant de cette ville inhospitalière de Roanne et arpentant le grand chemin, n'avaient point encore déjeuné selon l'habitude, et notez qu'il était midi. Ils marchaient depuis l'aube, et le grand soleil devenait accablant, cette situation mit du froid entr'eux, ils gardaient le silence, levaient les yeux parfois vers le fond de la route et frappaient vaillamment du bâton en terre.

— Enfin, Nazarille soupirant, adressa cette parole à son compagnon :

— Mon ami, je suis assailli de doutes, de troubles, de tentations, il faut que tu viennes à mon secours.

— Quels doutes ? dit Pelloquin.

— Des doutes sur les fondemens et l'autorité de la morale.

— Ah bah !

— Oui, je conçois, quand on n'a pas déjeuné à l'heure qu'il est, qu'on se fasse voleur de grand chemin.

— Oui, si le grand chemin était peuplé de rôisseurs.

— Je ne plaisante pas, et si j'étais tant soit peu philosophe de l'école encyclopédique ou même seulement éclectique, je te prouverais clair comme le jour que celui qui n'a pas, peut assurément détrousser ceux qui ont.

— Cette école se tient au bague, je suppose, ou elle y mène tout droit.

— Quoi qu'il en soit, je te défie de me convaincre dans l'état où je suis, s'il me plaisait d'argumenter.

— Te convaincre, je n'en sais rien, mais te suivre, c'est autre chose ; tu m'as embarqué jusqu'ici dans bien des affaires, tu m'as fait faire assez de pas de clerc, mais s'il te prenait sérieusement envie de badiner avec le code, de te brouiller avec l'honnêteté et de jouer à cache-cache avec les gendarmes, tu pourrais dire adieu à ton cher ami : je ne me sens pas assez de philosophie ni d'appétit pour voler seulement un mouchoir.

— Allons donc ! est-ce que je t'aurais admis à l'honneur de ma compagnie, si je n'étais sûr de ton honnêteté ? Je ne suis pas plus capable que toi de nuire au bien du prochain ; je trompe ma faim par des rêves. Seulement, sans se faire voleurs, si l'on se déguisait en voleurs, et si l'on en retirait les bénéfices sans en encourir les disgrâces ? Nous voici deux honnêtes garçons, je suppose, un voyageur passe, je grossis ma voix, et je l'arrête ; il se trouble et jette sa bourse ; tu la ramasses, et nous partons. Il croit avoir affaire à des voleurs ; il se trompe, nous sommes d'honnêtes gens. C'est une pure plaisanterie. Qu'a-t-on à dire à cela ?

— Rien, sinon que les gendarmes te tiennent pour honnête : seulement, ils te courent sus, ils grossissent leur voix, l'arrêtent et te mènent aux galères. Tu crois qu'ils se fâchent, tu te trompes ; ils t'estiment de tout leur cœur. C'est une pure plaisanterie. Tu n'as rien à dire à cela.

— Tu calomnies la forcée armée du royaume, qui est en général fort bien composé.

— Non, je t'assure en vérité qu'il ne vaut rien de paraître pire qu'on est. Quiconque est loup agisse en loup. J'ai la tête bourrée d'exemples sur cette matière, et notamment deux jeunes gens que j'ai connus...

— Tu m'as déjà dit cette histoire.

— Il s'agit d'un vieux commerçant en droguerie...

— Eh bien ! oui.

— Il s'appelait M. Lafrimbolle...

— Tu m'as rabâché cela cent fois.

— Il ne m'en souvient pas... Son histoire quand il partit pour Rome ?...

— Eh bien ! oui... Je n'entends autre chose, et tu m'en a rabattu les oreilles dans toutes nos discussions sur les avantages de la morale et de la franchise...

— Silence ! dit Pelloquin en s'arrêtant.

— Qu'est-ce ?

— Je sens de la chair fraîche... Flaire un peu.

— Je ne sens rien.

— Bon, à moi la trouvaille... ou je suis fort trompé, ou non loin d'ici git le repas d'un honnête homme... écartons-nous vers ce taillis... et prends garde où tu mets tes pieds dans l'herbe.

— En effet... (Nazarille mit le nez au vent, en aspirant à plusieurs reprises.) Je sens un parfum mille fois plus doux que violette.

Il s'avancèrent avec précaution sur la lisière d'un petit bois, et Pelloquin, rangeant de la main le branchage d'un buisson touffu, poussa tout-à-coup un grand cri.

— C'est à moi !

— C'est-à-dire à nous deux.

— Nous verrons ; cela dépend de moi : c'est moi qui ai senti et qui ai trouvé.

Il y avait en cet endroit, caché sous les herbes, un havresac gonflé, et dans le havresac une belle tourte à la farce, bien dorée, un pain frais, deux harengs sorets pour entrer en vin, comme dit Rabelais, et une précieuse gourde honorablement ventrée.

— Béni soit l'heureux homme, dit Nazarille, qui a de telles pensées en sortant de chez lui le matin, et que Dieu le garde de tout accident !

— Allons, dit Pelloquin, je suis bon prince, je t'invite à déjeûner.

— Penses-tu bien, reprit Nazarille d'un air discret, qu'il y en ait pour deux.

— J'essaierai, dit magnifiquement Pelloquin. Il faut bien se gêner un peu pour un camarade ; mais d'abord, tirons un peu de ce côté, car je ne puis penser que l'obligé mortel qui a déposé là ce trésor n'ait aucune pensée de revenir savoir de ses nouvelles.

Ils s'engagèrent dans le plus épais du bois, où, ayant trouvé parmi les arbres une petite place bien ombragée, bien tapissée de mousse, qui semblait disposée tout exprès en salle à manger rustique, ils s'accommodèrent, étalèrent leurs provisions et commencèrent selon l'avis de Pelloquin à badiner dévotement avec les harengs.

Nazarille, après avoir apprécié du coin de l'œil la capacité du pâté, qui ne répondait pas tout à fait à ses vœux, dit à son ami.

— Eh bien, frère, où sont tes principes ? Te voilà de mon avis. Ce havresac ne t'appartient pas, et tu joues un rôle fort opposé à la délicatesse qui t'est habituelle.

— Il y a, mon cher ami, une grande différence entre un bien trouvé et un bien volé.

— C'est ce que nous allons voir. Tu m'avais commencé là dessus une histoire d'un M. Lafrimbolle que je te prierais bien de finir.

— Je te l'ai déjà contée, à ce que tu prétends, et ce n'est plus le moment d'ailleurs de faire des contes.

— Oui, mais tu la contes d'une façon dont tout le monde ne tombe pas d'accord.

— Voilà qui est fort. Je la tiens d'un ami propre de M. Lafrimbolle, et je le connais moi-même ce Lafrimbolle là.

— Je le connais aussi, il était droguiste à Paris, dans la rue des Lombards, mais on m'a dit son aventure tout autrement que tu ne la dis, et je ne m'en étonne plus, si tu le connais.

— Cette aventure n'a rien de déshonorant, et je ne sais quel intérêt on aurait à la déguiser.

— Oui, selon M. Lafrimbolle et ses amis ; mais son fils s'était fait voleur.

— Il a feint de l'être.

— Il l'était véritablement, et voilà qui anéantit tes raisons de tout à l'heure. Il s'était fait le chef de brigands en Bohême.

Pelloquin, poussé à bout, laissa tomber la tête de hareng qu'il rongearit. — Et voilà comment, s'écria-t-il, tu ne sais pas un mot de cette affaire. Et d'abord il n'était pas en Bohême, mais en Italie ; et puis il n'était pas chef de brigands, puisqu'il était seul avec son cousin. Tu parles comme une pie borgne. Voici ce qui s'est passé.

— Je ne demande pas mieux que d'être éclairé, dit Nazarille, en ouvrant tout doucement le pâté, et de penser le moins de mal possible de mon prochain, mais j'ai grand peur de trouver à redire à ta version.

Pelloquin reprit plein d'impatience :

— M. Lafrimbolle était droguiste, en effet, dans la rue des Lombards. C'est une chose que tout le monde a pu savoir, puisque son nom était au-dessus de sa boutique et que son successeur l'y a laissé, parce que la maison s'est honorablement achalandée sous cette enseigne. Il y a quelques années, les évènements politiques s'arrangèrent de telle sorte entre les diverses cours étrangères, que l'indigo devint extrêmement commun. M. Lafrimbolle venait de perdre sa femme ; il lui restait deux enfans ; une fille et un garçon. De plus, il était le tuteur d'un petit parent éloigné à qui son père avait laissé quelque bien en mourant. M. Lafrimbolle fit élever ce petit jeune homme avec ses enfans. Soit par prévision, soit par le cours naturel des choses, ses magasins, à l'époque, dont je te parle, se trouvèrent remplis d'indigo. Tout son avoir y avait passé ; il commençait à s'inquiéter, quand se déroulèrent de nouveaux évènements, bien autrement graves, que je ne t'expliquerai point, et l'on fit tant dans la politique que l'indigo devint extrêmement rare. Il monta tout-à-coup jusqu'à 10 francs la livre. M. Lafrimbolle vendit le sien et se trouva riche de deux à trois cent mille francs ; après quoi il se retira du commerce. Son fils et son pupille, en ce moment-là, sortaient

du collège; le fils de M. Lafrimbolle s'appelaient Antoine, et son petit cousin Thomas. Ces deux enfants s'étaient pris d'une vive amitié; ils aimaient beaucoup aussi leur sœur et cousine Augustine. M. Lafrimbolle voyant ces jeunes gens si joliment unis, résolut de resserrer encore les liens qui les attachaient par le mariage de sa fille avec son pupille: la fortune, l'âge et l'humeur tout était d'accord. Il se trouva même que Thomas et Augustine y avaient déjà pensé, et quand M. Lafrimbolle s'en ouvrit à eux, ils se mirent à y penser avec plus d'ardeur que devant. Quand il fallut choisir un état.....

—Où diable fais-tu remonter ton sujet? Que ne les prenais-tu au maillot? Il s'agit d'un homme qui vole en Italie, et tu m'opposes l'indigo que son père vendait à Paris.

—Voilà de mes brouillons qui nient un fait, s'écria Pelloquin, et qui ne veulent point entrer dans les raisons. C'est le caractère de ces gens-là qui t'expliquera l'événement: je suis bien obligé de te le faire connaître, surtout celui du jeune Lafrimbolle qui joue ici le principal rôle. C'était un jeune homme ardent, enthousiaste, plein d'imagination, qui poursuivait à bride abattue les visions chéries de la jeunesse en ce temps-là. Il était ce qu'on appelait alors *jeune-France*. Tu te rappelles cette épizootie aussi bien que moi. Il n'a peut-être point changé: il y a des esprits généreux qui ne peuvent se résoudre à lâcher si vite une sottise. Il avait pris en goût quatre ou cinq auteurs sans savoir pourquoi; mais il se serait fait empaler pour le plus mauvais de leurs hémistiches: le seul nom de Racine lui troublait la bile, et il ne l'avait point lu; juge un peu s'il l'eût mieux connu! Il avait sur tous les sujets les idées les plus variées, les plus fourmillantes, les plus fantasques, et surtout les moins communes du monde: il y avait mis bon ordre. Il ne s'entendait là-dessus qu'avec cinq à six coryphées modernes qui avaient traité de Dieu, de l'homme et de la société d'une manière touchante, mais assez superficielle. Je n'entrerai pas dans les détails de ce mouvement littéraire, auquel je n'entends rien comme de juste, mais dont on voit les traces partout; et d'abord on prenait le monde à rebrousse-poil, et l'on niait haut le pied tout ce que l'on avait cru et pratiqué jusqu'alors; en sorte que c'étaient autant de jolis pas dans cette voie nouvelle de l'esprit humain, je suppose, que de mettre la charrue devant les bœufs, l'aveugle devant son chien et la chandelle sous le chandelier, tu vois d'ici tout ce que cette méthode peut enfanter de hardi et de simple à la fois. Le jeune Lafrimbolle excellait déjà à ce point qu'il parlait de tout et ne savait rien; il était, je te dis, dévoré d'ambition. Il voulait....., je ne sais ce qu'il voulait: il ne le savait pas lui-même; que ne voulait-il pas plutôt. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il portait un chapeau furicusement pointu. C'était la livrée voulue pour ceux qui désiraient avoir du génie. Il voulait être grand poète, grand peintre, grand *artiste*, ce qui ne l'empêchait pas de viser autrement à la gloire: il soulevait un fusil de munition à bras tendu et avalait deux douzaines d'œufs durs sans boire. *Artiste!* quel funeste mot, et qu'il a fait de ravages dans ce temps-ci. On ne trouve plus un pâtissier. Les garçons bien constitués se font tous *artistes*. Est-ce que tu trouves que cela est aujourd'hui bien différent?

—Oui, dit Nazarille, quand il s'agit d'un homme d'esprit, et d'imagination, et de goût, et d'étude....

—Combien en comptes-tu de ce genre? mais il est bien certain qu'abstraction faite de la force des conceptions, de l'élevation des idées, du goût, de la grâce, de l'esprit de composition, la peinture....

—Ne vaut pas la pâtisserie, j'en suis d'accord, dit Nazarille en revenant à la tourte.

—Encore une fois, combien vois-tu de peintres de cette étoffe par siècle? l'artiste n'est aussi qu'un manœuvre, même en admettant cette sottise condition dont on fait grand bruit, d'une exacte reproduction de la nature. Je vais te faire copier parfaitement, après vingt ans d'études, un mur et des arbres par un bon horloger. Veux-tu gager que tel peintre flamand en renom n'était qu'un butor?

—Poursuis et laisse en paix tes paradoxes, dit Nazarille en prenant la gourde.

—Lafrimbolle, le fils Lafrimbolle se fit peintre, les commencemens furent pénibles: il se coiffait chez lui d'un bonnet de laine, se regardait dans la glace, s'applaudissait de ressembler tant soit peu à un gardeur de porceaux peint par Murillo, et prenait patience. Trouvant que les noms d'Antoine et de Thomas n'avaient rien qui fût digne d'eux il se faisait appeler Tony et avait abrégé le nom de son cousin en celui de Tom.

Le jeune Tom était d'une autre humeur. C'était un caractère froid, doux et lent sur lequel la pétulance de Tony avait grande action. Il partageait naturellement les goûts et l'enthousiasme de son cousin, mais rien n'était plus plaisant que de voir couler cet enthousiasme à froid sous ce sérieux et cette tranquillité. Les points de la doctrine commune étaient, je ne dirai pas si bien définis, mais si bien décidés entre eux qu'on n'en ouvrait jamais la bouche. Ce fanatisme se décelait à peine de temps en temps, en fumant la pipe, par une sentence brève et grave décochée sur le plancher avec un jet de salive. Tom était bien curieux à voir en ces moments-là. Quand il fallut choisir un état, Tony lui avait si bien monté la tête qu'il l'entraîna dans son opinion, et Tom annonça hautement qu'il voulait aussi être peintre. M. Lafrimbolle père ne vit pas ce choix sans étonnement et sans scrupule: mais comme cela était alors à la mode, comme les jeunes gens l'éblouirent de raisonnemens tout nouveaux, comme ils se moquèrent même de lui et comme après tout ils voyaient chacun de quoi vivre, le bon homme donna son consentement.

Les choses en effet, allaient au mieux, quand le sort voulut que Tony remportât un prix au concours, lequel prix mettait le vainqueur dans l'obligation d'aller passer à Rome à ses frais pour continuer ses études avec son cousin. La joie de la famille fut mêlée de grands regrets. M. Lafrimbolle ne pouvait se résoudre à quitter son fils; Augustine redoutait l'éloignement de son prétendu. Tony déclara que la gloire les attendait là-bas; cela était sans réplique. M. Lafrimbolle leur donna mille conseils, leur fit mille recommandations: de ne point fréquenter la mauvaise compagnie, de ne point faire de dettes, de se conformer aux mœurs des diverses nations qu'ils allaient voir, d'étudier ces différents peuples, de faire respecter le nom français, et de se bien couvrir la tête la nuit.

—Surtout, dit-il, méfiez-vous des inconnus.

Il craignait l'imagination prompt de Tony, qui était une fois tombé sur le nez en fuyant la garde nationale un jour d'émeute. Quant à Tom, qui était aussi fort poltron, le bonhomme était rassuré sur son compte. Augustine joignit, aux exhortations de son père, un gigot froid en papillote, un pot de confitures de sa dernière provision et deux paires de pantouilles brodées de ses mains vermeilles.

Tom était d'ailleurs trop jeune pour entrer alors en ménage. Mais M. Lafrimbolle lui promit solennellement qu'à son retour de Rome, quand il aurait l'âge raisonnable, qu'il se serait perfectionné dans son art, qu'il aurait enfin un état, on lui livrerait aussitôt la main d'Augustine. Cette promesse encouragea le jeune homme; les adieux furent touchants. Tony monta en diligence comme à l'assaut d'une redoute.

La suite au prochain numéro.

AVIS.

UN INSTITUTEUR sachant parfaitement les langues française et anglaise et pouvant les enseigner par principes, serait disposé à accepter de l'emploi dans une paroisse. Il est muni des meilleures recommandations pour sa moralité et pour sa méthode d'enseignement. S'adresser à M. BRASSARD, curé de Longueuil, qui s'offre à donner de plus amples renseignements, ou directement à M. THALAM, Instituteur.

AVIS.

LE SOUSSIGNÉ informe respectueusement les MESSIEURS DU CLERGÉ qu'il exécutera toutes espèces de STATUES à des prix très-modérés et d'après une méthode nouvelle qui ne le cède en rien à la méthode employée jusqu'à présent dans les ateliers de ce pays.

St.-Vincent de Paul, 16 mars 1843.

VINCENNES CHARTRAND.

EXERCICE TRÈS DEVOT

A

St. Antoine de Padoue

LE

THÉAUMATURGE.

Petit Volume nouvellement imprimé avec de bons caractères, se vend à la Librairie de

THOMAS CARV,

RUE ST. PAUL, VIS-A-VIS L'HÔTEL RASCO,

Et chez les différens Libraires de cette ville.

LIVRES NOUVEAUX.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de LIVRES DE RELIGION, DROITS, MÉDECINE, LITTÉRATURE, &c &c. &c.

AUSSI,

IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c.

Il se charge à l'ordinaire de préparer des RÈGISTRES de Paroisse de 12 à 400 feuillets.

E. R. FABRE.

Montréal, 18 Nov., 1842.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces:—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PIRE DE L'ÉVÊCHÉ.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,